

## LE SIMILE DANS HAHNEMANN

---

Quoique la plupart des biographes attribuent fréquemment la découverte du " Simile " de HAHNEMANN à une lueur de génie, de nombreux indices nous portent à croire que cet événement a en réalité été le fruit de très longues réflexions, réflexions plus ou moins conscientes. Cette version traditionnelle rappelle étrangement l'histoire de GALILEE observant le balancement de la lampe, ainsi que le charmant conte de VOLTAIRE sur la pomme de NEWTON. Ces histoires romantiques gagnent en plausibilité ce qu'elles perdent en charme lorsqu'on apprend que l'intuition également soudaine qui révéla à GOETHE que l'os occipital est une vertèbre modifiée, résultait d'un effort mental considérable et partiellement inconscient de ce grand penseur.

Selon la tradition, HAHNEMANN aurait vérifié l'idée qu'il tenait intuitivement du Simile en prenant de l'écorce de quinquina, employée empiriquement dans le traitement de la fièvre intermittente et en provoquant par ce moyen des accès fébriles.

Avant d'étudier son " Simile ", il paraît indiqué d'accorder quelque attention à deux problèmes que pose cette tradition. N'a-t-il pas été répété maintes fois par certains auteurs que, puisque le quinquina ne provoque pas la fièvre, l'observation d'HAHNEMANN est pratiquement fautive et que son fameux " Simile " était basé sur une grossière erreur ! Une fois que l'on dit cela, l'homoeopathie est condamnée, et c'est fini ! Je me rappelle mon Professeur de thérapeutique qui me disait : " Mon pauvre ami, moi, j'ai pris du quinquina et cela ne m'a rien fait du tout, et par conséquent le quinquina n'a jamais provoqué la fièvre ! " Les déclarations de quelques bons experts en la matière vous nous permettent d'éclaircir cette affaire. LEWIN, dans son ouvrage sur : " Les effets accessoires des médicaments " a écrit que " cette fièvre quinquina tant débattue, disséquée, discutée et même niée par ignorance, se produit cependant assez fréquemment " et il conclut que l'expérience tentée par HAHNEMANN sur lui-même en provoquant par ingestion d'une forte dose d'écorce de quinquina une fièvre froide assez semblable aux fièvres paludiques doit, en conséquence, être considérée comme correcte. " GARMS, cité par HUGUES, a signalé que les ouvriers manipulant cette écorce dans les fabriques de quinquina présentent des accès typiques avec

frissons et fièvre se terminant par une brusque défervescence et qui ressemblent exactement à la fièvre intermittente. On a enregistré des températures de 41° après administration d'une seule dose d'un grain de quinine nous dit PETERS. Et TOMASELLI, dans son ouvrage sur l'intoxication quinique, a également noté une température élevée à la suite de l'ingestion d'un grain de quinine par un malade atteint de paludisme et il fait observer que dans les cas de malaria qui présentent, dit-il, cette idiosyncrasie, on constate parfois de fortes réactions fébriles avec hémoglobinurie, même à doses relativement minimes. COODMANN, PLEHN, KARAMIDKAS, citent des exemples de réactions fébriles dans le paludisme latent, JACOBSON et HERRLICH dans les Annales de la Faculté de BERNE affirment qu'un terrain malarique constitutionnel est essentiel pour que la quinine puisse provoquer un état fébrile. A ce propos, il convient de remarquer que HAHNEMANN raconte dans sa traduction de CULLEN avoir déjà souffert d'un accès de fièvre intermittente, et qu'à l'occasion d'une récidive il la traita avec succès par la quinquina. S'il était démontré que cette fièvre n'était pas d'origine paludique, on pourrait ajouter que PLEHN et GUDDEN ont prouvé scientifiquement que toutes les manifestations quiniques fébriles ne sont nullement essentiellement subordonnées à la présence du paludisme.

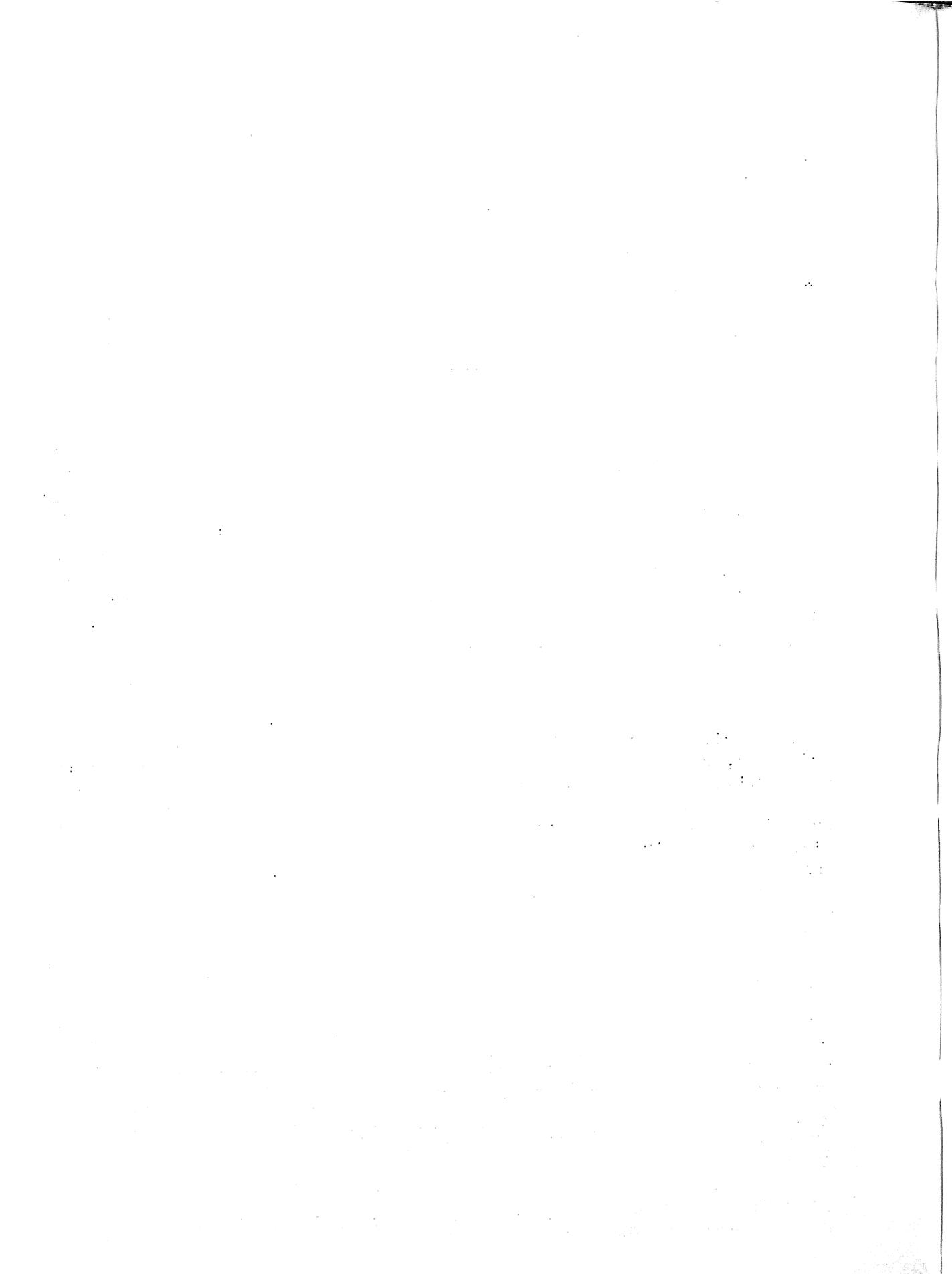
SOLIS-COHEN, dans sa Pharmaco-thérapeutique, affirme qu'une élévation passagère de la température peut se produire dans certains cas. A propos d'idiosyncrasies cliniques, POULSSON, dans son traité de pharmacologie, nous enseigne que les dermatoses causées par la quinine sont parfois accompagnées de fièvre. D'après CUSHMY, on donnait trop d'importance à la fièvre quinique. Il mentionne cependant à trois reprises cette fièvre, ce qui prouve en tous les cas, qu'elle n'est pas imaginaire. Plus récemment, ABAHARI dans ses "maladies médicamenteuses" parues en 1953 signale que l'on peut observer parmi les troubles du cinchonisme une fébricule à chaque prise du médicament. Guy du CHESNAY, en 1954, dans son beau volume "Le risque thérapeutique" dit que souvent la quinine provoque une fièvre bilieuse hémoglobinurique, et il ajoute, non sans humour : "Cependant, certains auteurs se sont servi de la quinine, voire même avec succès, pour combattre cette même fièvre bilieuse.

" Le traité de pharmacologie de Meyer GATLIEB signale l'action dite paradoxale de la quinine, laquelle peut parfois provoquer une hausse de la température au lieu de la baisse attendue ! JANSSEN et FRIEDMANN, dans leur thèse inaugurale, ont fait à ce sujet des essais analogues. Bien que les opinions des experts diffèrent quant à la manière dont la quinine produit chez certains sujets une élévation de la température, ceux qui ont voué à la question une attention sérieuse s'accordent généralement à reconnaître qu'une telle hausse peut parfaitement se produire.

Le seul but de ces citations bibliographiques d'auteurs allopathes scientifiques connus est de démontrer en toute impartialité que la constatation originale de HAHNEMANN ne repose pas sur une erreur, et encore moins sur une erreur " grossière ". On peut aussi signaler, sans toutefois s'apensantir sur ce point, que l'on ne pourrait guère répudier purement et simplement le " Simile " et l'effacer de la carte scientifique, même si les observations ultérieures avaient pu établir que la fièvre quinique n'existait pas. On peut rappeler à ce propos que le physicien et médecin allemand, Robert de MAYER, s'est rendu immortel en découvrant la loi de conservation de l'énergie, en se fondant sur des conclusions tirées d'observations qui devaient se révéler plus tard parfaitement erronées. Ne serait-ce qu'au point de vue historique, il faudrait également citer ici les principales opinions relatives au mécanisme d'action de la quinine dans le paludisme. SYDENHAM, en 1712, estimait que les propriétés cathartiques de la drogue éliminent la " matière fébrile urgente ". CULLEN, en 1773, avec lequel HAHNEMANN n'était pas d'accord, croyait pouvoir attribuer cette action à un effet tonique de l'écorce et cette opinion prévalut pendant une bonne partie de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Même vers la fin du siècle, les fièvres intermittentes étaient attribuées à d'obscures réactions des centres encéphaliques et l'action indéterminée de la quinine, sur ces centres, était ensée être bienfaisante.

Au début de sa carrière, en 1784, dans son "Guide pour guérir radicalement les plaies anciennes et les ulcères putrides ", HAHNEMANN était déjà porté vers la pathologie humorale, bien qu'il resta fort sceptique à l'égard de l'indication rationnelle des cures déplétives. Dans un écrit ultérieur, en 1789, "Instruction pour les chirurgiens sur les maladies vénériennes avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle ", ses dispositions biologiques s'accusent plus nettement, et il se refuse à admettre que le mercure, en tant que mercure, détruise par simple contact chimique, le poison vénérien. Il considérait comme erroné de croire, et c'était courant à son époque, que la guérison s'opérait en proportion de la quantité de mercure injectée. " Cela, disait-il, est réfuté par l'expérience. Etant donné que la quantité la plus infime de mercure a le pouvoir d'éliminer la syphilis la plus profondément enracinée, à condition qu'elle provoque une fièvre mercurielle suffisamment forte. " Ce qu'il faut dégager de cette réfutation du principe : " Il faut beaucoup pour obtenir beaucoup ", c'est qu'HAHNEMANN affirmait que certaines drogues provoquent parfois des réactions manifestes de la part de l'organisme, et que, dans le cas particulier, les effets provoqués étaient marqués par de la fièvre.

Ceci nous amène directement au second problème :



" Il est possible, dit celui-ci, en combinant les substances les plus amères et les plus astringentes, d'obtenir une composition qui, à une dose beaucoup plus petite, possède à un degré supérieur les propriétés de l'écorce, sans toutefois que cette combinaison puisse être considérée comme un spécifique contre la fièvre. C'est là, sans doute, dit HAHNEMANN, ce que l'auteur aurait dû répondre; le principe antifièvre de l'écorce dont nous sommes jusqu'à présent incapables d'expliquer l'action ne sera pas facile à découvrir. Mais il est juste de rappeler ici que les substances qui provoquent une sorte de fièvre : café très fort, poivre, arnica, fève de St Ignace, Arsenic, sont capables d'anéantir les mêmes types de fièvres intermittentes.

A titre d'expérience, dit HAHNEMANN, je pris pendant plusieurs jours deux fois par jour quatre drachmes (soit 15 grammes) d'écorce de bon quinquina. Mes pieds et les bouts de mes doigts commencèrent par se refroidir; je me sentis las et somnolent; puis mon coeur se mit à battre, mon pouls devint dur et rapide. Je ressentis une angoisse intolérable, un tremblement, sans frissonnement toutefois, une lassitude dans tous les membres; j'eus des battements dans la tête, des rougeurs des joues, j'eus soif. En bref, je présentais tous les symptômes que provoquait d'ordinaire chez moi une fièvre intermittente. Ces symptômes se manifestèrent l'un après l'autre sans que toutefois apparut le frisson caractéristique de la fièvre. En résumé, même les symptômes particuliers qui accompagnent chez moi la fièvre intermittente, notamment la torpeur des sens, une sorte de raideur articulaire généralisée, et surtout une sensation sourde et désagréable qui paraissait avoir son siège dans le périoste de tous les os de mon corps, se manifestèrent tous sans exception. Cette crise, qui durait de deux à trois heures, se renouvela chaque fois que je répétais la dose. Je cessai l'expérience et je recouvrai la santé ". Dans le même ouvrage, il affirme encore : "Si CULLEN avait pu soupçonner que l'écorce possédait une force capable d'exciter une fièvre antagonique artificielle, il n'aurait certainement pas tenu si fort à son explication. "

Il est important, en étudiant les opinions d'HAHNEMANN sur l'existence du pouvoir curatif de la nature, de souligner qu'il croyait le quinquina susceptible de nuire lorsque le paroxysme représente un effort du corps pour se débarrasser des substances morbifiques. Bien que cette opinion ne soit pas originale, elle n'en sert pas moins à démontrer qu'HAHNEMANN ne niait pas le pouvoir curatif de la nature. Poursuivant ses observations, il constate que l'ipécacuanha provoque la fièvre et il y a recours pour guérir la fièvre intermittente. Il y a donc plus que des preuves subjectives indiquant qu'HAHNEMANN utilisait pour le traitement de la fièvre intermittente certaines substances auxquelles des propriétés fébrifuges étaient attribuées longtemps avant l'expérimentation fondamentale du quinquina, qui peut être considérée comme le couronnement d'une série d'essais plutôt que comme

une intuition soudaine. TISCHNER, de STUTTGART, dans un article sur la découverte du " Simile " par HAHNEMANN, publié en 1932, pense, et cela est plausible, qu'HAHNEMANN avait fait des essais analogues sur l'ipéca, l'arsenic, le café, .. etc ... de sorte que ce qui était nouveau pour lui, ce n'était pas la méthode mais bien les essais avec le quinquina. Rien, à part le traitement de la fièvre par des agents capables de la provoquer, n'indique que l'idée se soit immédiatement généralisée, quoiqu'HAHNEMANN mentionne déjà l'effet bienfaisant de certains acides dans les gastropathies caractérisées par une tendance à la production excessive d'acidité. L'année suivante, sa manière de voir est la même : en fait, il lui faudra cinq ans pour qu'elle change et c'est ce moment, en 1796, que l'on peut considérer comme la date de naissance de l'homoeopathie, qui n'avait du reste pas encore été baptisée à cette époque.

La thérapeutique de la fièvre, jouant pour HAHNEMANN, un rôle de premier rang, nous n'ajouterons que cet exemple en précédent et l'imitation de la nature fera l'objet d'une étude ultérieure. L'idée de la thérapeutique par la fièvre, que l'on a appelée plus tard la pyrétothérapie, était venue peu avant HAHNEMANN à plusieurs chercheurs. BOHERHAAVE disait qu'il serait un grand médecin s'il pouvait provoquer la fièvre aussi facilement qu'il pouvait la faire cesser. VAN SWIETEN, en 1774, a exprimé une idée analogue et le français BORDEU, en 1818, dans ses oeuvres complètes, mentionne explicitement le traitement de la fièvre par la fièvre, lorsqu'il dit que le médecin devrait, si les forces du malade, le degré et la nature de la maladie le permettent, faire passer l'affection de l'état chronique à l'état aigu, de l'état invétéré à l'état nouveau, du particulier au général. Selon lui, le médecin doit guérir les malades en créant et en provoquant une crise (pour les maladies chroniques), en produisant, soit une augmentation de la fièvre, soit des manifestations qui en tiennent lieu. Il mentionne également des exemples de guérisons effectuées par la fièvre. Ces citations indiquent que la nature défensive de la fièvre n'a pas été exclusivement découverte par HAHNEMANN et qu'en somme BORDEU avait déjà réintroduit en médecine le " Simile " hippocratique. Vous remarquerez aussi que l'idée de convertir les processus chroniques en processus aigus était également présente dans les exemples cités. Que cette idée lui ait été suggérée par ses lectures médicales ou qu'elle ait été le résultat de ses expériences personnelles, il est raisonnable de conclure qu'HAHNEMANN a été amené à se demander si les drogues ayant la propriété de provoquer certains phénomènes ne pouvaient pas être utiles pour le traitement d'états similaires. L'expérience tentée sur le quinquina, et également avec d'autres substances donna des résultats positifs qui, malgré les nombreuses critiques présentées, sont aujourd'hui reconnus comme tels et en particulier en ce qui concerne le quinquina. La première généralisation synthétique de cette idée, énoncée par HAHNEMANN est la

suiuante : " Aussi faut-il imiter la Nature qui guérit quelquefois une maladie chronique par une affection nouvelle qui survient, en employant contre l'état surtout chronique que l'on veut faire disparaître le remède qui est propre à créer une maladie artificielle aussi semblable que possible à l'affection naturelle. Cette dernière sera alors guérie en vertu du principe : Similia Similibus."

Il importe de préciser ici qu'HAHNEMANN à cette époque n'avait pas l'intention de faire de ce principe un guide exclusif en matière thérapeutique. Il spécifie dans son " Essai sur un nouveau Principe ", au contraire, que " la première voie la plus élevée consiste à détruire les causes fondamentales de la maladie". Il appelle cette méthode la " route royale " et ce qu'il met en doute, ce n'est pas sa valeur, mais bien la mesure dans laquelle elle est applicable. Il reconnaît en conséquence la thérapeutique dite causale, la plus conforme à la dignité de l'Art : mais, hélas, ces causes fondamentales sont pour la plupart éternellement cachées à l'esprit humain. Puis il cite, dans le traitement de la constipation par les purgatifs, une seconde méthode à employer soit en supprimant les symptômes existants par des médicaments qui produisent un effet contraire. " Dans les maladies aiguës, où la Nature triomphe le plus souvent par elle-même, lorsque nous éloignons pendant quelques jours seulement les obstacles à la guérison ou dans celles qui se terminent fatalement lorsque nous ne pouvons pas le faire, dans ces maladies, il sera juste, convenable et suffisant de recourir à une médication semblable aussi longtemps que nous ne posséderons pas la Pierre Philosophale ci-dessus mentionnée : la thérapeutique causale, c'est-à-dire la connaissance de toute la maladie et les moyens d'y remédier; ou tant que nous ne pourons pas disposer d'un spécifique à l'action rapide qui anéantisse dès son apparition par exemple l'infection variolique. Dans ces cas, j'appellerai temporaires les remèdes en question. "

Bien que cette citation montre clairement qu'HAHNEMANN ne niait point le pouvoir curatif de la Nature, elle a sa place ici parce qu'elle montre qu'à l'époque où il formulait cette opinion, il estimait qu'en l'absence d'une thérapeutique causale, les maladies étaient un champ tout indiqué pour l'application de la thérapeutique des contraires. " Toutefois, dans les maladies chroniques, les palliatifs avaient souvent pour effet une aggravation de la maladie ne procurant que quelques heures de répit au cours desquelles l'affection s'enracine plutôt plus profondément " disait-il. Comme il est généralement admis que la doctrine d'HAHNEMANN est exclusive, il semble être à propos de rappeler ce qu'il dit dans son Organon, dans la note du paragraphe 7 :

" Il tombe sous le sens que tout médecin raisonnable " élimine d'abord cette cause occasionnelle; l'indisposition dès lors

" disparaît habituellement d'elle-même. Ainsi, il éloigne de la  
" chambre les fleurs trop odorantes qui provoquent la lipothymie  
" ou des manifestations hystériques; il enlève de la cornée le  
" corps étranger qui produit l'ophtalmie; il dégage pour mieux le  
" réajuster le bandage trop serré pouvant causer la gangrène d'un  
" membre blessé; il dénude enfin de la ligature l'artère lésée,  
" dont l'hémorragie pourrait causer la syncope; il tente de provo-  
" quer par le vomissement l'évacuation des baies de belladonne a-  
" valées; il extrait les corps étrangers ayant été introduits dans  
" les orifices naturels du corps (nez, gorge, oreilles, voies uro-  
" génitales, rectum); il broie les calculs dans la vessie; il ouvre  
" l'anus imperforé du nouveau-né, etc ....."

HAHNEMANN ne perdit jamais le respect qu'il avait pour la chirurgie et ne cessa jamais de prêcher la suppression de la cause occasionnelle ou excitante, lorsque cette cause pouvait être découverte. Toutefois, il éprouva à l'égard du traitement antipathique une méfiance croissante : "Le parti que l'homœopathe peut tirer des procédés antipathiques dans le traitement de quelques maladies chroniques se réduit à bien peu de choses. Cependant, il ne faut pas négliger ce peu. Le médecin qui professe la doctrine de l'homœopathie ne connaît pas la patience et n'a en vue que le perfectionnement de son Art. Il accepte avec plaisir tout ce qui lui est fourni d'utile par des sources autres que la sienne, fut-ce même par un ennemi " (Maladies chroniques, 1<sup>o</sup> édition française, 1832, p.220). Ce serait tomber dans l'erreur d'oublier qu'avant d'être un homme à système, HAHNEMANN était un médecin. Ce que l'observation citée implique à cette époque n'est donc pas que la morphine ne doit pas être administrée à un malade dans les affres de l'agonie, mais bien que l'administration d'un cathartique n'est pas une cure pour la constipation chronique et que l'atropine ou l'éphédrine donnée pour arrêter la sécrétion nasale, n'est pas davantage un remède contre les rhumes de cerveau.

La question essentielle réside dans le sens donné au mot " Guérison ". La morphine n'amène pas la guérison des calculs biliaires, quelle que soit la valeur du soulagement qu'elle apporte à la colique hépatique. D'ailleurs, puisque la médecine de l'époque, comme aujourd'hui, hélas, considérait comme guérison la suppression des symptômes, l'instinct qui poussait HAHNEMANN à chercher une solution au-delà du seul soulagement symptomatique venait à propos, même s'il devait parfois conduire à des malentendus. Bien que la lecture de ses attaques, combien violentes, lancées contre l'allopathie dans la chaleur du débat, puisse porter à croire qu'il désirait que sa doctrine fut la seule adoptée, à l'exclusion de toute autre, il n'en est pas moins vrai que, dans ses premières et meilleures années, elle n'était et ne pouvait être pour lui et pour ses adeptes doués d'un esprit scientifique l'unique méthode thérapeutique.

Sans aborder pour l'instant l'épineuse question de savoir ce qui est " semblable ", nous mentionnerons encore le fait que, dans ses indications thérapeutiques, HAHNEMANN se basait uniquement sur les expressions symptomatiques, sur les syndromes. On peut dire que, véritablement, HAHNEMANN a été le champion de la Séméiologie en général; il est rare de trouver même parmi nos confrères allopathes, des médecins qui aient eu le don d'observation avec la minutie aussi marquée que chez HAHNEMANN : les DIEULAFOY, les CHARCOT, n'ont jamais été jusqu'à une analyse aussi détaillée et rigoureuse des symptômes, parce qu'ils ne pouvaient pas les utiliser n'ayant pas la contre-partie du médicament qui peut provoquer sur l'homme sain des symptômes analogues auxquels l'on peut ensuite se référer.

Il est très intéressant de faire une comparaison et de suivre l'évolution d'HAHNEMANN au cours des éditions successives de l'Organon. Dans sa première édition, au paragraphe 5, il dit :

" On peut bien concevoir que chaque maladie suppose un changement dans l'intérieur de l'organisme humain. Cependant, ce changement ne peut être que soupçonné d'une manière obscure et trompeuse par les symptômes de la maladie, mais jamais il ne saurait être reconnu dans toute sa réalité d'une manière infallible". " Les changements invisibles opérés par la maladie dans l'intérieur de l'organisme et les changements perceptibles à nos sens (c'est-à-dire la somme des symptômes) forment ensemble une image complète de la maladie. Mais cette image n'est visible dans son entier qu'à l'oeil du Créateur. Ce n'est que la totalité des symptômes qui forme la partie accessible au médecin; mais c'est aussi dans cette somme de symptômes qu'il trouve tout ce qu'il doit connaître de la maladie pour la guérir ". § 6, Organon, Première édition.

Ces déclarations, surtout, ainsi que d'autres du même genre, ont servi de base à l'avalanche des critiques les plus acerbes concernant le " Simile " de HAHNEMANN en plus de l'exclusivisme que, déjà, on lui reprochait. L'interprétation classique de ces passages est la suivante : par altération ou perturbation interne, il entend des manifestations anatomo-pathologiques à l'intérieur caché de l'organisme par opposition aux symptômes qui en sont l'expression extérieure. Les modifications anatomo-pathologiques internes ne pouvant selon lui être connues, il les qualifie d'inconnaissables et le " Simile " par voie de conséquence n'a nul besoin de la pathologie.

Contrairement à la médecine classique qui tient compte avant tout de l'anatomo-pathologie, l'homoéopathie s'en tient donc aux symptômes exprimés par le malade vivant et n'a que

faire des symptômes anatomo-pathologiques qui s'attachent aux résultats terminaux de l'affection morbide. Quelques homoeopathes Hahnemanniens, disciples de KENT, appliquent des méthodes qui justifient pleinement cette interprétation. D'autres, comme SCHLEGEL, se sont étonnés qu'HAHNEMANN ait pu faire une telle déclaration. Et d'autres encore, tels que BASTANIER, plus matérialistes, insinuent qu'ici comme ailleurs, HAHNEMANN s'est trompé. L'interprétation en question n'est du reste pas la seule possible. En fait, si on l'accepte, on se trouve en apparente contradiction avec la doctrine hahnemannienne elle-même. TISCHNER, dans son " Histoire de l'Homoeopathie " propose une autre solution : " D'une part, dit-il, HAHNEMANN connaissait les manifestations externes auxquelles se rattachent les symptômes extérieurement perceptibles ainsi que les altérations somatiques internes de nature anatomo-pathologique que peut ressentir le corps. D'autre part, il connaissait également les perturbations de la force vitale, qu'il concevait comme des perturbations internes, immatérielles". Qu'il nous suffise de dire ici que si cette analyse est juste, le terme externe (reflété à l'extérieur) s'applique au corps matériel et mécanique, alors qu'interne a trait à l'immatériel, au psychique, au vivant, au vital. L'organe est externe, extérieur, la vie, l'inscrutable, constitue le monde interne, intérieur. Ainsi interprété, HAHNEMANN aurait admis comme indications thérapeutiques tous les phénomènes constatables, quels qu'ils soient, et par toutes les méthodes possibles, et non point les seuls symptômes grossièrement observables. Pour employer des exemples modernes, la tension artérielle, les diverses analyses de laboratoires, le métabolisme de base, les examens radiologiques ... etc ... seraient autant d'éléments composant ce fameux ensemble des symptômes qui mérite plutôt le titre d'universalité des symptômes.

Cette interprétation se justifiera à plusieurs égards puisqu'HAHNEMANN dans l'introduction de son Organon parle effectivement d'altérations perceptibles des parties internes, par opposition à " l'être interne ". Il spécifie, en outre, que tout ce qui peut être vu, senti ou entendu, constitue une indication utile pour la sélection du remède. La place nous manque ici pour poursuivre l'étude de cette importante question qui devait plus tard faire l'objet de tant de critiques hostiles. C'est un point d'importance vitale pour l'appréciation correcte du Simile moderne. Les facteurs anatomo-pathologiques jouent dans l'application du Simile un rôle modeste mais nullement négligeable à côté des symptômes fonctionnels, quoiqu'à un degré différent. Dans l'étude de la fièvre, nous avons déjà répondu à ceux qui cherchent la raison pour laquelle HAHNEMANN n'a pas inclus dans cette Materia Medica qu'il ne cessait de développer des constatations aussi objectives. Le fait est que la fièvre, en tant qu'augmentation objective de la température du corps n'était pas reconnue à l'époque.

Le " Système de la thérapeutique pratique ", fameux ouvrage de HUFELAND, le plus grand médecin allemand de l'époque,

consacre exactement neuf lignes à toute la cardiologie. Il ne mentionne que deux caractéristiques de l'urine qui, selon lui, peut être ardente ou chaude : l'examen détaillé de l'urine dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui était alors inconnu. L'auscultation et la percussion des poumons et du coeur étaient alors à l'état le plus rudimentaire. Si donc HAHNEMANN s'en était tenu à l'expérience pure, il ne lui serait resté que le recours aux symptômes et encore ! presque exclusivement aux symptômes subjectifs. Cet état de choses caractérise la période au cours de laquelle HAHNEMANN amène à son plus haut point le développement de sa *Materia Medica Pure* et cela explique l'importance, qui, pour beaucoup, a paru excessive, attachée à l'expression " symptomatique " et " subjective " que KENT développe si admirablement dans sa 6<sup>ème</sup> conférence sur la Séméiologie.

A ce sujet, Messieurs, vous avez maintenant tous, ou à peu près, j'espère, en mains, le livre de KENT sur la Science et l'Art de l'Homoéopathie. Evidemment, avant d'avoir ce volume, tout le monde le désirait; maintenant, beaucoup l'ont et beaucoup n'ont pas encore eu le temps de le consulter. On le met dans un petit coin de sa bibliothèque en se disant qu'on le lira plus tard. C'est un livre dont je vous recommande tout de même de lire quelques pages le soir avant de vous endormir. Je me suis donné la peine d'en lire un chapitre par jour; je suis arrivé à le relire complètement : je ne crois pas qu'il existe actuellement en français, et je dirai même dans une autre langue, un livre qui couvre le champ de l'homoéopathie d'une façon plus parfaite, plus complète et plus originale. C'est véritablement une synthèse que vous aurez un plaisir immense à étudier. Il faut d'abord le lire comme un roman, puis ensuite le reprendre en l'étudiant avec toute la perspicacité voulue. Il est beaucoup plus facile à suivre que l'Organon. Il a une valeur encore plus grande, par le fait que Monsieur le Professeur JOANNON, de PARIS, l'a lu d'un bout à l'autre, mot à mot, a fait des observations, non seulement sur chaque page, mais je dirais presque sur chaque ligne ou chaque paragraphe, dont j'ai tenu compte ensuite.

Les partisans les plus matérialistes d'HAHNEMANN - le fait doit être mentionné ici - ne tardèrent pas à mettre l'accent sur l'importance de la pathologie. La Matière Médicale Hahnemannienne, avec la profuse énumération de ses symptômes, fut adoptée et contribua probablement plus que tout autre facteur isolé à l'incompréhension à laquelle se heurta le " Simile " et à l'isolement dans lequel se maintint l'Homéopathie. Il paraît donner raison à ceux qui ont accusé HAHNEMANN de sectarisme. Si l'on admet qu'il est injuste de pouvoir discréditer un homme pour avoir omis de citer des choses que son époque ne connaissait pas, cette indulgence ne doit toutefois pas s'étendre à ses disciples ultérieurs.

Maintenant que nous avons démontré que le "Simile" de HAHNEMANN était censé ne s'appliquer qu'aux affections auxquelles le corps était capable de réagir, que la totalité des manifestations actuelles, qu'elles soient subjectives ou objectives, constituaient les vraies indications de la maladie à traiter, nous allons considérer un troisième point.

" Il nous suffit, dit HAHNEMANN dans son " Essais sur un nouveau principe ", pour guérir les affections les plus rebelles, de connaître exactement les maladies du corps humain dans leurs caractéristiques essentielles et leurs complications accidentelles d'une part, et d'autre part, les effets des drogues, c'est-à-dire les caractéristiques des maladies artificielles spécifiques qu'elles produisent, en même temps que les symptômes accidentels provoqués par les différences de dosage, de forme, .. etc ... et de choisir pour une maladie naturelle donnée un médicament qui ait la propriété de provoquer une maladie artificielle très semblable, la plus semblable possible. "

Le mot " essentiel " a ici un sens particulier. Il élimine la simple comparaison des symptômes en tant que calcul mécanique, ce qu'on appelle " couvrir les symptômes ". On n'administre pas le remède qui produit le plus de symptômes semblables à celui de la maladie, "mécaniquement", comme disait FORTIER BERNOVILLE. Un exemple suffira : un malade se plaint de vomissements; on lui administre, à titre de démonstration, un remède ayant la propriété de provoquer des vomissements; il est plus que probable que cette méthode se soldera par un échec . Si les symptômes manifestés sont dus à une tumeur du cerveau, un médicament qui provoquerait des vomissements en irritant les muqueuses gastriques, ne ferait certainement aucun bien au malade, indépendamment de la présence d'une centaine de symptômes accidentels, tels que l'absence des nausées, du sang dans les matières vomies.. etc ... Sans vouloir approfondir le sens du mot essentiel employé ici, on peut affirmer que, correctement interprété, il signifie que le recours au Simile exige une connaissance de toutes les branches de la médecine, aucune évaluation n'étant possible sans cette connaissance. L'accent ici n'est pas mis sur l'obstacle élevé contre la pratique courante et qu'une comparaison symptomatique pourrait renforcer. Il est mis sur le fait que HAHNEMANN avait déjà compris la nécessité d'utiliser non seulement la totalité des symptômes, mais chaque symptôme avec toutes ses modalités.

De plus, cette question présente un autre aspect qui mérite d'être considéré : le fait qu'HAHNEMANN connaissait l'action biphasique des drogues. " Le plus grand nombre de médicaments, dit-il, produisent un double effet, d'abord direct, puis un effet indirect, ce dernier étant généralement un état tout à

fait opposé au premier." Ce sujet ayant été étudié ailleurs, nous n'en faisons mention ici que parce qu'en présence de deux effets différents qui peuvent se produire, il s'agit de savoir lequel doit être employé comme " Simile ". Si, dans une maladie chronique, dit HAHNEMANN, on donne un médicament dont l'action primaire correspond à la maladie, l'action secondaire indirecte, correspond parfois à l'état physique que l'on cherche à provoquer." En d'autres termes, le choix du " Simile " dépend d'une correspondance étroite entre l'action primaire directe du médicament et la totalité des symptômes représentés par la maladie. Un autre point qui tombe sous le sens mérite d'être mentionné du fait qu'il est généralement ignoré. HAHNEMANN le publie dans son article sur " les obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables ? ".

" Plus nos recettes sont compliquées, plus l'obscurité devient grande en médecine. Dois-je dire que, depuis plusieurs années, je n'ai jamais prescrit autre chose qu'un seul médicament à la fois, sans jamais le répéter avant que l'effet de la première dose soit épuisé, sans jamais le changer avant de savoir bien à quoi m'en tenir sur son compte. Une seule saignée, une seule purgation, et jamais une deuxième avant que je ne me fusse clairement rendu compte de l'effet produit par la première."

Il est très intéressant de voir les principes qu'HAHNEMANN avait déjà, avant même qu'il ne soit devenu homéopathe sur la question de l'observation de l'effet thérapeutique et la surveillance de cet effet jusqu'au bout. On voit que le remède unique, au lieu des remèdes multiples et des cocktails médicamenteux, constitue l'une des caractéristiques de la pratique de HAHNEMANN en matière de " Simile ". Cette déclaration, comme l'on peut penser, lui valut maintes critiques. Après avoir adopté sa nouvelle méthode, il continua à pratiquer la saignée. En fait, cette même déclaration est en sa faveur puisqu'il a écrit en 1796 et 1797 que " dans la pratique, il ne tenait pas fréquemment compte de sa nouvelle idée." Il est évident qu'il ne s'agissait pas là d'un de ces systèmes fabuleux sorti tout élaboré du cerveau de son inventeur, mais bien d'une méthode sérieuse basée sur des recherches constantes au cours desquelles HAHNEMANN avançait lentement vers la lumière. En vrai médecin hippocratique, HAHNEMANN répond de la manière suivante à la question de savoir comment le " Simile " guérissait :

" Comme cette loi thérapeutique naturelle se confirme dans toutes les recherches impartiales et sans préjugé et dans toutes les expériences positives et sincères, que, par conséquent, le fait est patent, peu nous importa la théorie scientifique cherchant à interpréter la manière selon laquelle il se produit. J'attache peu de prix aux explications que l'on pourrait en donner;

cependant, celle qui suit me paraît être la plus vraisemblable parce qu'elle s'appuie uniquement sur des données expérimentales". Organon § 28.

Dans ses premières recherches, HAHNEMANN préconisait l'imitation de la Nature. Il n'y a pas lieu de s'en étonner de la part d'un esprit porté comme le sien à la téléologie, science des causes finales, et, sous cette forme, l'idée n'a rien d'original. La médecine du temps était, en fait, toute tendue vers la soi-disant imitation de la Nature. Elle prenait malheureusement la forme de cures épuisantes, de saignées abusives, de provocations de l'inflammation au moyen de vésications, de moxas, de sétons et autres pratiques analogues " comme si ces imitations incomplètes et forcées étaient semblables, dit HAHNEMANN, dans sa " Médecine de l'expérience", publiée en 1805, aux crises auxquelles l'énergie propre de la Nature donne lieu dans ses laboratoires cachés, par ses propres efforts spontanés et sous forme de crises ! ; comme si de telles crises étaient la meilleure manière d'abattre la maladie ! ; comme si elles n'étaient pas plutôt des preuves de l'impuissance thérapeutique de notre Nature abandonnée à elle-même ! ". Et il donnait en exemple la chirurgie, parce qu'elle ne cherche pas à imiter la nature. D'un coup de bistouri, le chirurgien enlève une écharde, ce à quoi la nature ne parviendrait qu'après une longue et désagréable suppuration. Le chirurgien libère une obstruction intestinale, alors que la Nature provoque la gangrène. Ces exemples montrent que le chemin doit être aussi direct que celui qu'emprunte la chirurgie. Dans le même ouvrage, HAHNEMANN attire l'attention sur l'admiration que l'on a toujours eu pour la manière dont la Nature opère parfois des guérisons sans aide aucune. Il ne nie donc pas le pouvoir curatif de la Nature, il en souligne même la valeur, mais il rappelle que dans de nombreux cas, la Nature est impuissante à guérir les maladies chroniques, et il met en garde contre les soi-disant imitations qui, en fait, n'en sont nullement. Il recourt, pour expliquer le " Simile " aux aphorismes suivants :

" Lorsque deux irritations anormales générales agissent sur le corps simultanément, et qu'elles sont très semblables, l'action de l'un des stimuli, le plus faible, se trouvera suspendue et anihilée pendant un temps par l'action analogue de l'autre, le plus fort."

HUFELAND avait déjà exprimé des opinions similaires et l'explication ci-dessus peut indirectement lui être attribuée. Afin de rendre cette notion plus compréhensible, il convient de souligner que l'apparition de l'affection était considérée comme conditionnelle, c'est-à-dire dépendante par exemple d'une moindre résistance. Les effets médicamenteux, en revanche, pouvaient se manifester chez tout le monde, l'action morbide étant moins forte que l'action médicamenteuse provoquée, la seconde abolissant la première, à condition toutefois qu'elles soient semblables l'une à l'autre.

Pour expliquer le second principe, HAHNEMANN précise : " En conséquence, pour opérer une guérison, il suffit d'opposer un médicament approprié à l'excitation anormale produite par la maladie, c'est-à-dire un autre pouvoir morbifique dont l'effet est très semblable à celui que provoque la maladie. Ce n'est que par cette propriété de provoquer dans un corps sain une série de symptômes morbides que le remède peut guérir une maladie, c'est-à-dire faire disparaître et abolir l'irritation morbide par une contre-irritation appropriée."

Donner à entendre que l'élément actif de la drogue s'oppose à l'élément morbide, tels deux réactifs dans une éprouvette (ici le corps humain) serait se méprendre complètement sur le sens donné par HAHNEMANN à cette explication. La théorie avancée est que la réaction médicamenteuse annihile la maladie, en d'autres termes que la drogue provoque des réactions organiques directes de la part du corps et qu'agissant indirectement pour ainsi dire elles anéantissent la maladie. Dans le premier cas, le corps serait passif, d'après l'explication de HAHNEMANN. Selon cette théorie, l'anéantissement de l'affection dépend également du fait que l'organisme ne peut tolérer qu'une seule maladie à la fois. La maladie naturelle est donc détruite. A mesure que le médicament est éliminé, la maladie artificielle médicamenteuse disparaît et la guérison s'ensuit. Eh bien, pendant toute sa vie, HAHNEMANN a maintenu cette explication, bien que plus tard, dans sa théorie du vitalisme, il en ait modifié le libellé. Il dit, par exemple, que la force vitale laissée à elle seule ne peut s'opposer suffisamment à la maladie. En administrant un médicament, on contraint cette force instinctive à augmenter l'Energie Vitale jusqu'à ce qu'elle devienne plus puissante que la maladie qui, à son tour, est vaincue. Ensuite, en interrompant la médication, on amène la guérison. A la fin de sa vie, il donnait une explication fort intéressante du mécanisme de la guérison, aux paragraphes 148 et 29 de l'Organon.

§ 148. " L'hypothèse matérialiste cherchant à représenter objectivement la maladie naturelle par une " Materia peccans " résidant quelque part à l'intérieur ou à l'extérieur de l'organisme, est une pure aberration.

Quand on parle de maladie, il faut comprendre une cause, un désordre, un résultat.

Tout se passe comme si les maladies étaient produites par une puissance négative, de nature immatérielle, qui ferait penser à une sorte d'infection.

" Celle-ci perturbe le rythme naturel du principe vital incorporel dont l'action instinctive domine tout l'organisme

vivant, le torture et le pousse à susciter toute une série de manifestations subjectives et objectives dans ses diverses fonctions.

" Le résultat de ce désordre, représenté par des symptômes, est appelé maladie.

" D'autre part, quand on parle de guérison, il faut aussi comprendre une puissance, une action, un résultat.

" Le médecin possède par ses médicaments une puissance positive artificielle également capable de désaccorder le principe vital. Pour débarrasser celui-ci de l'emprise de l'agent hostile, qui provoque et entretient le désaccord, il sera nécessaire d'appliquer le remède dont la pathogénésie représente un dérangement aussi semblable que possible à la maladie. Or, l'expérience prouve que tout médicament, même à la dose la plus minimale, excède toujours en énergie la puissance morbide de la maladie naturelle similaire.

" Le principe vital, sous l'influence d'une sorte de maladie artificielle, éphémère mais plus forte, créée par le remède, ne ressent plus la maladie naturelle plus faible, de même que, sous l'action plus forte des rayons du soleil, la perception lumineuse d'une flamme s'efface rapidement. C'est ainsi que, par une sorte de substitution, la maladie naturelle est anéantie."

§ 22. " Toute maladie ne relevant pas exclusivement de la chirurgie, provient d'un désaccord morbide spécifique de l'énergie vitale, principe vital, de nature immatérielle. Le désaccord se manifeste par des perturbations dans les fonctions et sensations de l'organisme vivant.

" En conséquence, dans les guérisons homoéopathiques de maladies naturelles résultant de ce désaccord dynamique de ce principe vital, tout concourt à nous faire penser que le remède dynamisé, choisi d'après la similitude des symptômes, engendre une affection morbide artificielle semblable à la maladie naturelle, mais un peu plus forte. (Tout se passe comme si le principe vital subissait alors un " transfert " de l'affection morbide naturelle à l'affection médicinale artificielle qui, dès lors, le domine. (trad.)

" Il s'ensuit que l'emprise de l'affection morbide naturelle, c'est-à-dire non médicamenteuse, d'essence immatérielle, étant plus faible, s'évanouit puis disparaît. Dès ce moment, elle n'existe plus pour le principe vital, celui-ci restant la proie de l'affection médicinale artificielle qui, plus forte, le subjugué.

Mais celle-ci s'épuisant peu à peu, libère enfin le malade, qui se trouve guéri. Ainsi délivrée la dynamis peut alors continuer à maintenir l'organisme dans l'équilibre harmonieux de la santé.

Voici, Messieurs, la fameuse théorie de la guérison de HAHNEMANN, que l'on peut accepter ou ne pas accepter, qu'HAHNEMANN donne en disant : " Faites-en ce que vous voudrez, voilà comme moi je comprends ; mais si vous avez une meilleure théorie, donnez-la: pour moi, ce qui importe, c'est le résultat et non pas la théorie ! "

On peut résumer comme suit les implications du " Simile " de HAHNEMANN :

Tout médicament doit être soigneusement expérimenté sur des sujets sains afin d'en déterminer les effets réels et d'en évaluer ensuite l'action essentielle. Il faut étudier la maladie dans sa totalité symptomatologique. Le médicament qui a la propriété de déterminer un état semblable chez un sujet sain est alors administré au malade. Cela produit dans l'organisme une action contraire à celle du médicament dont l'action pharmacologique est plus forte que l'action pathogène naturelle. Ainsi, la maladie est abolie par la défense de l'organisme, qui ainsi stimulée, est dès lors suffisante. Le médicament et la maladie se manifestent l'un et l'autre dans leur totalité, la dernière entièrement anéantie par cette cure positive qu'HAHNEMANN qualifie fréquemment de " cure radicale ". L'emploi du mot " défenses " ci-dessus est naturellement un anachronisme et si nous l'avons utilisé au lieu de " force vitale accrue " qui était mieux indiqué, c'était pour mieux mettre en relief l'orientation téléologique d'HAHNEMANN.

L'analyse du " Simile " Hahnemannien ne serait pas complète si nous omettions un point essentiel, difficile à inclure dans sa doctrine de la maladie, dont nous parlerons plus loin et dont il convient de s'entretenir ici car l'omettre serait négliger une des théories les plus importantes de HAHNEMANN, celle de l'individualisation du malade.

Si l'on passait sous silence la tendance d'HAHNEMANN au vitalisme et le fait qu'il a plus tard admis cette doctrine en tant qu'hypothèse explicative, on pourrait en déduire qu'il a élaboré sa thèse sur la base de la seule expérience. Effectivement, on peut interpréter son apport comme un effort tenté pour ne pas sortir du domaine de l'expérience, pour établir une Materia Medica expérimentale en s'abstenant toujours de formuler des hypothèses sur la maladie. Pour arriver à ce résultat dans les deux directions, il fallait absolument s'en tenir à la symptomatologie. Il est de moindre importance de savoir qu'HAHNEMANN

a péché contre ses propres théories en introduisant des explications vitalistes, cela ne s'étant produit que beaucoup plus tard et n'ayant pris quelque importance que dans la cinquième édition de son Organon.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a non seulement enregistré de nombreux faits isolés, il a été témoin de nombreuses tentatives de systématisation des faits en question, telle la classification des plantes par LINNE à la même époque. On oublie fréquemment que LINNE a essayé d'appliquer aux maladies la même méthode de classification qu'à la botanique. La littérature du temps de HAHNEMANN et même celle de périodes beaucoup plus rapprochées de notre temps révèle que la nosologie a fait l'objet de nombreuses tentatives de ce genre. Au temps de HAHNEMANN, l'hydropisie était une maladie et non un problème thérapeutique posé par une affection cardiaque, néphrétique, néphrotique, cirrhotique, ou autre. Les traitements étaient destinés à la " cure de nom ". Les symptômes proéminents, tels que les spasmes, les rhumatismes, la fièvre continue, étaient considérés et traités comme des maladies. Il est facile de concevoir le guêpier dans lequel HAHNEMANN se serait mis s'il avait adopté un " Simile " pour l'hydropisie. Longtemps avant la découverte de la bactériologie, il avait reconnu le " Contagium vivum " et il estimait qu'à l'exception des maladies infectieuses dues probablement à des miasmes fixes quelconques, les maladies étaient des manifestations non récurrentes de la nature et que, s'il fallait les classer sous des rubriques déterminées, c'était uniquement pour plus de commodité. Etant donné que d'innombrables stimuli, ou stress comme on dit aujourd'hui, agissent sur l'organisme, qu'aucun corps n'est identique à un autre, il serait arbitraire de grouper les maladies par espèces. HAHNEMANN parle donc des maladies en les comparant à des nuages, lesquels ne portent point de noms individuels. Cette conception se rapproche beaucoup de celle d'HIPPOCRATE, mais pousse l'individu plus près encore du centre du problème. En d'autres termes, la question de la pneumonie comme telle n'existe pas pour HAHNEMANN : ce qui existe, c'est le problème du malade affligé de pneumonie. L'adoption de cette " politique " d'individualisation a chez lui une autre raison évidente : ses expérimentations ayant produit une série de symptômes individuels, la conception de l'individualisation s'imposait pour l'application des médicaments aux maladies.

En présentant de cette manière le " Simile " de HAHNEMANN et ses autres conceptions, nous cherchons à les définir plus exactement, mais non point à les justifier. L'idée suivante est, elle aussi, une suggestion destinée à rendre plus compréhensible le concept de l'individualisation, même à ceux qui n'en acceptent pas les prémisses. " On peut, nous dit BASTANIER, aborder tout sujet sous deux points de vue, soit en tant que cas isolé, soit en tant que manifestation d'un cas général, que cette généralité soit une règle, une loi, ou autre chose de même nature.

Lorsqu'on généralise, le cas isolé n'est guère intéressant en tant que tel, mais il l'est fort en tant que " tel cas " confirmant une règle, une loi, représentant un type donné. Je puis, par exemple, décrire une colline au point de vue géologique de façon à la définir, l'expliquer, la classer. Mais je puis également étudier les caractéristiques individuelles de cette colline, établir qu'elle recouvre un terrain préhistorique qui, à son tour, peut faire l'objet de fouilles approfondies; il se pourrait qu'une divinité celtique y ait été ensevelie et je pourrais décrire la manière dont cette colline a été transformée en lieu de pèlerinage chrétien, ainsi que le rôle important qu'elle a joué au cours de quelques guerres.... "

WINDELBAND a nommé nomothétique ou " législative " la méthode de généralisation, à laquelle il oppose la méthode " idéographique ", qui s'attache à l'individu. Selon lui, les sciences naturelles ont une orientation nomothétique, tandis que celle de l'histoire, est idéographique. Ces différences ne sont naturellement pas " complètes " et l'astronomie recourt fréquemment à la méthode idéographique. La médecine moderne est néanmoins essentiellement nomothétique dans ses tendances, tandis que l'homéopathie est avant tout idéographique. Dans la mesure où la méthode de HAHNEMANN s'en tient la simple description de ses observations, elle obtient ce que l'on peut appeler la stabilité, pour autant que ses observations soient correctes. Lorsque la médecine générale s'essaye à quelque explication prématurée, chaque point nouvellement découvert provoquera un déplacement de l'action, d'où résultera une apparence de progrès qui sera plus souvent un changement qu'une véritable avance. Toutefois, c'est à cette méthode essentiellement idéographique ou descriptive que l'on doit peut-être la stabilité relative dont la *Materia Medica* d'HAHNEMANN et sa doctrine en général ont fait preuve pendant plus d'un siècle.

Avant de terminer ce chapitre consacré au " Simile ", il nous reste à signaler et à définir une exception à la doctrine de l'individualisation. HAHNEMANN croyait que les maladies contagieuses étaient causées par un " *Contagium vivum* " et qu'elles constituaient une exception en ce sens qu'elles se ressemblaient et qu'elles pouvaient être qualifiées, baptisées d'un nom. Dans un cas particulier, croyant avoir trouvé un agent prophylactique contre la scarlatine, il l'annonça dans une brochure qu'il mit en vente. Le remède recommandé, ici la Belladonne, devait être pris à dose si infime pour l'époque, que cette posologie fit l'objet d'interminables discussions. Retenons surtout la distinction établie par HAHNEMANN entre l'application prophylactique et l'application curative de ce médicament. (Puisque HAHNEMANN pensait alors que la Belladonne devenait contre-indiquée lorsque la maladie s'était développée). Il devait cependant changer d'avis plus tard. En effet, après avoir cru qu'un remède pouvait à la fois

être prophylactique et curatif, il en revint à son opinion première. Il s'écarte ici de la théorie de l'individualisation en matière de prophylaxie, théorie selon laquelle un remède pourrait être employé pour empêcher le développement d'une maladie donnée, en l'espèce la scarlatine. Comme l'occasion de parler de l'incident de la Belladonne ne se représentera pas, nous ajouterons ici quelques mots à ce sujet. Il existe des opinions diverses sur les mérites de cette substance en tant qu'agent prophylactique dans la fièvre scarlatine. HUFELAND, SCHENK, DUSTERBERG, MASIUS, ont obtenu avec ce remède des résultats satisfaisants; un petit nombre, dont JANI, après avoir cru à son utilité, en ont douté. L'opinion des autres adversaires ne mérite pas d'être figurée ici du fait qu'elle reposait surtout sur la théorie et non sur des données expérimentales : beaucoup ayant critiqué HAHNEMANN en disant que ce n'était pas possible sans l'avoir même essayé. Dans une étude américaine publiée en 1917, WESSELHOEFT, qui était un grand homoéopathe américain, n'a pas été à même de confirmer la valeur prophylactique de la Belladonne dans la fièvre scarlatine : il y avait, à ce moment-là, une épidémie du côté de PHILADELPHIE, qui s'appelait scarlatine parce que c'était une éruption rouge, et dans laquelle la belladonne n'a rien fait du tout, parce qu'il n'y avait pas toutes les caractéristiques de ce remède, à part la rougeur de la peau de la belladonne. Il est donc critiquable de dire que la belladonne est le remède de la scarlatine : c'est le remède d'une certaine scarlatine, avec les symptômes que la belladonne provoque. SPRENGEL, dans ses commentaires sur cet ouvrage, affirme qu'il contenait les meilleures prescriptions diététiques que l'on connut alors. Peu après une fièvre analogue à la scarlatine s'étant déclarée en Allemagne, HAHNEMANN, qui doutait de l'efficacité de la belladonne, dans cette nouvelle épidémie, recommanda alors d'autres médicaments dont l'utilité fut reconnue. (Je crois bien que c'était camphora et pulsatilla). En dépit des avis contraires, les théories de HAHNEMANN sur la dissimilitude des deux affections se sont maintenues.

Telles sont les considérations que j'ai tenu à développer ce soir en ce qui concerne le Simile de HAHNEMANN. C'est un peu théorique et ardu, mais si plus tard vous avez l'occasion de relire cela à tête reposée, vous verrez qu'il y a beaucoup à glaner dans HAHNEMANN.